

Alain FINKIELKRAUT : la nouvelle doxa

C'est entendu. On critique Alain Finkielkraut souvent pour de mauvaises raisons. Pour la véhémence de son expression, pour le caractère parfois brouillon de sa pensée, pour son auto-isollement apparent dans la posture du réprouvé et du proscrit. Eh quoi ! Faudrait-il que le débat public soit policé comme s'il ne méritait pas la force passionnée des convictions ? Assister à la formulation d'une pensée jusqu'à présent en devenir n'est-il pas plus réjouissant qu'un cours magistral ? Quant à sa mine défaite de « seul contre tous », elle est sans doute à mettre sur le compte d'une inquiétude sincère qui le taraude.

Reconnaissons d'ailleurs son apport substantiel et déterminant à la dénonciation du relativisme moral et du différentialisme culturel, dénonciation qui a valeur universelle et que nous nous efforçons de pratiquer quotidiennement dans notre travail de journaliste à France 24.

Le voici membre de l'Académie française, reconnu officiellement par ses pairs et affidés idéologiques. Le voici de moins en moins seul. Ses prises de position déjà anciennes sur le déclin de l'éducation et de l'Éducation nationale, lui avaient valu un franc succès. C'est là, ou presque, que ses égarements anxieux ont débuté.

La crispation «républicaine»

Dans « *Une voix qui vient de l'autre rive* », Alain Finkielkraut rappelle ce qui fait le fond de son engagement humaniste, en citant Ernest Renan : « Moi qui suis un homme cultivé, je ne trouve pas le mal en moi. (...) Si tous étaient aussi cultivés que moi, tous seraient comme moi dans l'heureuse impossibilité de mal faire ». Cette formule, ou plutôt ce qu'elle renferme de croyance aveugle, Alain Finkielkraut va en faire un fruit confit impérissable, même s'il dut admettre l'évidence, à savoir que la culture n'immunise pas contre la barbarie. Il est malheureusement bien placé pour le savoir.

Pourtant, si l'on constate que la seule instruction n'est plus suffisante à assurer l'émancipation de l'enfant de ses déterminismes sociaux, culturels, religieux, politiques, voire criminogènes, voilà qu'Alain Finkielkraut pousse

des cris d'orfraie, martelant que cela revient à renoncer « à initier la jeunesse au Vrai, au Bien et au Beau ». Il pense que l'école, pour réussir, doit se tenir à distance de la société, de ces déterminismes précisément. Très bien ! Si seulement elle le pouvait ! Car poser, l'orthographe, par exemple comme première pierre du beau voyage vers la connaissance est un non-sens en présence d'un enfant que la déstructuration mentale et/ou affective rend incapable de faire un court récit, même oral, de ce qu'il a fait la veille. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On le met dehors et on le renvoie à son errance, en vertu d'un *apartheid* éducatif qui ne dit pas nom ? Qui baisse dans l'histoire ? Le niveau scolaire où le mesureur chargé de l'élever ?!

Ceux que l'on a appelé les « pédagogistes » dans les années 1980 n'ont rien fait d'autre que de vouloir prendre le problème à bras-le-corps, en entier ; susciter de l'appétence pour les connaissances et le savoir, tout en étant seulement lucides sur le caractère non-immanent de ces nobles objectifs.

Les ministres, ceux parmi les profs blasés et hautains, vaguement marxisants et gaulliens, les Finkielkraut, les collectifs « Sauvons les lettres », les essayistes républicanistes et autres parents d'élèves prêts à déménager pour contourner la carte scolaire et éviter à leurs enfants de côtoyer la « racaille », tous ceux-là ont cassé les reins des « pédagogistes » et ont eu leur peau avec la suppression des IUFM. Toujours de bonne foi, Alain Finkielkraut, au nom de la défense des élites classiques, a cautionné ce mouvement. Ah, elles sont belles, ces élites ! Sont-elles à la hauteur de la situation actuelle, celle de 2014 ?!!

Finkielkraut regrette que l'institution scolaire n'ait pas réussi l'intégration des enfants défavorisés. Mais, pour lui, il fallait qu'elle ait lieu dans le retour nostalgique d'une France sûre de son destin. On pouvait attendre longtemps que ce train-là passe, surtout en restant inactif face à la fameuse « baisse du niveau » ! Transmission mécanique du savoir, intangibilité des mandarins du panthéon de la philosophie... Qu'importe : cela a suffi à beaucoup pour voir en Alain Finkielkraut un iconoclaste épatant et « plein de bon sens » ! Qu'on m'explique ...

Je ne peux m'empêcher de faire ici une digression et de penser au système scolaire allemand où l'on prend le temps de prendre du plaisir à apprendre. Bien que privé de classes préparatoires, de Rue d'Ulm et de Polytechnique, il n'a rien à envier en termes de réussite à son équivalent français, sans pour autant avoir recours à l'entrave des sens et au didactisme bourratif propres à notre côté du Rhin. Alain Finkielkraut, tire la sonnette d'alarme dès que l'on va vers ce qu'il appelle *l'idéologie du désir*, dénomination

assassine et myope pour balayer le « Gai savoir », la poétique de la science d'un Gaston Bachelard ; lui, Finkielkraut, qui est si fier d'en avoir « bavé » pour arriver là où il est. Comme disait l'éditeur Bernard Grasset : « La réussite n'est souvent qu'une revanche sur le bonheur ». Surtout pour ceux qui y sont inaptes !

Je ne crois plus que notre philosophe dérange encore les bobos. Il y a longtemps que ceux-ci ont intériorisé les valeurs de la tradition, de la transmission du savoir dans des règles et modalités que l'école privée, par exemple, offre à leurs enfants et qu'ils apprécient en grand nombre. Au nom du « réalisme », parce qu'on ne peut pas être et avoir été, parce que penser par soi-même ne peut advenir, à leurs yeux, qu'après l'ascèse de l'apprentissage, comme un soldat fait ses classes. Tout cela est bien politiquement correct et Alain Finkielkraut en est le gardien sourcilleux.

J'ai fouillé dans l'actualité littéraire et journalistique de celui-ci. J'y ai trouvé beaucoup d'éloges et peu d'idées novatrices. Caroline Fourest, qui a une certaine estime pour lui, fait cependant une mise en garde sans détour à l'encontre de ses préceptes. Évoquant la vision de l'école du mouvement « La Manif pour tous », elle marque les effets pervers des nostalgies de Finkielkraut : « ils (les manifestants) demandent toujours la même chose : que l'école publique, laïque, républicaine, n'influence pas leurs enfants. **Qu'elle se contente de leur apprendre à lire, écrire et compter.** Une revendication qui unit sans surprise des familles catholiques et musulmanes intégristes. » Mais le bon élève Alain Finkielkraut nous dira que cette thématique-là n'est pas son domaine, qu'il n'a pas à la « penser ». En tamiseur habile de l'actualité sociétale, il laisse de côté ses propres non-dits et leurs conséquences.

L'auto-complaisance victimaire

C'est ainsi, par une pensée parcellaire, c'est-à-dire qui refuse certaines problématiques dans leur intégralité, que Finkielkraut s'est propulsé au sommet du Top 50 de la pensée. Dans son récent ouvrage « L'identité malheureuse », où il flaire avec morbidité les virus qui auraient contaminé « l'identité nationale française », il aborde la question de l'immigration en France comme cause d'une dégénérescence identitaire. On pourrait lui objecter que ceux qui n'ont pas confiance en eux-mêmes sont souvent ceux qui craignent pour leur identité nationale. Mais on nous accuserait de fuir le débat !

Alors, allons-y ! Que dit Finkielkraut ? Que la France n'est plus « homogène », que les immigrés « n'ont pas les mêmes usages » que les Français « de souche ». Il dit comprendre les raisons d'une « France frileuse qui voudrait vivre à l'écart du monde », pour aboutir à cette tautologie confondante d'infantilisme : « La France est de moins en moins la France ».

C'est donc à un philosophe, académicien de surcroît, qu'il faut rappeler que la France a été terre d'invasion, d'intrusion et que notre marmite génétique ne s'en est pas plus mal portée. On peut, on doit poser la question de l'immigration, de l'inquiétude de « l'autochtone » (terme emprunté à l'extrême-droite néerlandaise), de la peur que suscite l'ignorance de l'autre ou sa demande « d'arrangements » avec la laïcité. Comment intégrer ? Comment envisager les rapports Nord-Sud pour réguler les flux migratoires ? Alain Finkielkraut se lamente sur la difficulté du « vivre-ensemble », alors que – détail piquant – il dénie le droit à l'école de prendre en charge cette problématique ! L'identité française est en mouvement, elle peine à se trouver parce que non-inclusive, mais elle continue d'essayer de dénicher des réponses valables pour le XXIème siècle. Que Finkielkraut aille faire un tour dans les quartiers difficiles de Lille, par exemple. Il verra le travail que l'on y accomplit pour serrer les liens sociaux, l'une des conditions *sine qua non* à l'avènement d'une identité nationale heureuse.

Mais pas grand-chose ne l'atteint, ni n'excite sa curiosité. Mara Goyet, enseignante, écrivain et admiratrice critique du philosophe, résume parfaitement la tromperie : « Stéphane Hessel dit : 'Indignez-vous' et ça ne fait pas une pensée. Finkielkraut dit : 'Désolez-vous', mais ça ne fait pas non plus une pensée ».

La consécration médiatique : «moderne» malgré lui

Seulement, quelque chose d'inédit s'est produit : pendant qu'il trimbalait son *pathos* de philosophe malaimé et incompris sur les plateaux de télévision, la rencontre inespérée se fit avec le public. Qui des deux est allé à la rencontre de l'autre est une question aussi difficile à trancher que celle qui a trait à l'antériorité de l'œuf ou de la poule. Disons qu'ils se sont trouvés. Ses réflexions et pensées sont à l'unisson avec l'extrême-droite et pas uniquement celle du Front National, mais avec toute cette large mouvance de ceux qui voient dans l'identité le mal et le vecteur premier de la crise française et au-delà.

Ne pas évoquer ce thème avec lui, cela l'horripile. D'abord, parce qu'il n'a jamais appelé à voter pour le FN, ce qui est à mettre à son crédit ; mais surtout parce qu'il se dispense, comme un intermittent de la pensée, de sa part de responsabilité d'intellectuel dans la « récupération » (au bénéfice du doute) de ses écrits et paroles. Certains diront qu'il soulève le tapis en-dessous duquel on avait planqué la poussière. Possible. Mais si c'est simplement pour ensuite vaporiser cette poussière à tout vent dans l'atmosphère, cela appartient au registre de l'apprenti sorcier. Qu'importe : Alain Finkielkraut incarne désormais « le politiquement correct ». Malheureusement. Un comble pour un homme qui a toujours considéré nécessaire la méfiance envers la modernité. Attitude au demeurant respectable et avisée, du moment qu'elle ne verse pas dans les phobies frileuses et obsessionnelles du national-conservatisme.

Notre homme va donc siéger à l'Académie française. Au *nec plus ultra* des gadgets d'une République qui tricote une souveraineté faite de médailles, de titres et de rubans, là où la seule souveraineté qui vaille devrait être celle de la pensée. Il va pouvoir y traquer à loisir les anglicismes susceptibles de frapper à la porte des dictionnaires français. En oubliant que notre langue, aussi, bouge, évolue, s'ébroue et qu'elle demeure un délicieux salmigondis d'influences romane, celte et germanique, pour ne mentionner que les principales.

« Une civilisation naît au moment où les hommes sans génie croient qu'elle est perdue. »

Thomas Mann

Le contenu de ce texte n'engage que son auteur

Gauthier RYBINSKI
Éditorialiste de Politique internationale
France 24